

the two main dimensions of our daily life, the forces behind economies,
daily routine and consumerism :

“DESIRE” and “FRUSTRATION”

Le sujet, c'est vous. Vous êtes le centre d'intérêt.
ne traitons pas le sujet, . Ce n'est pas
un jeu de mots.
Ici, vous n'êtes pas isolés.

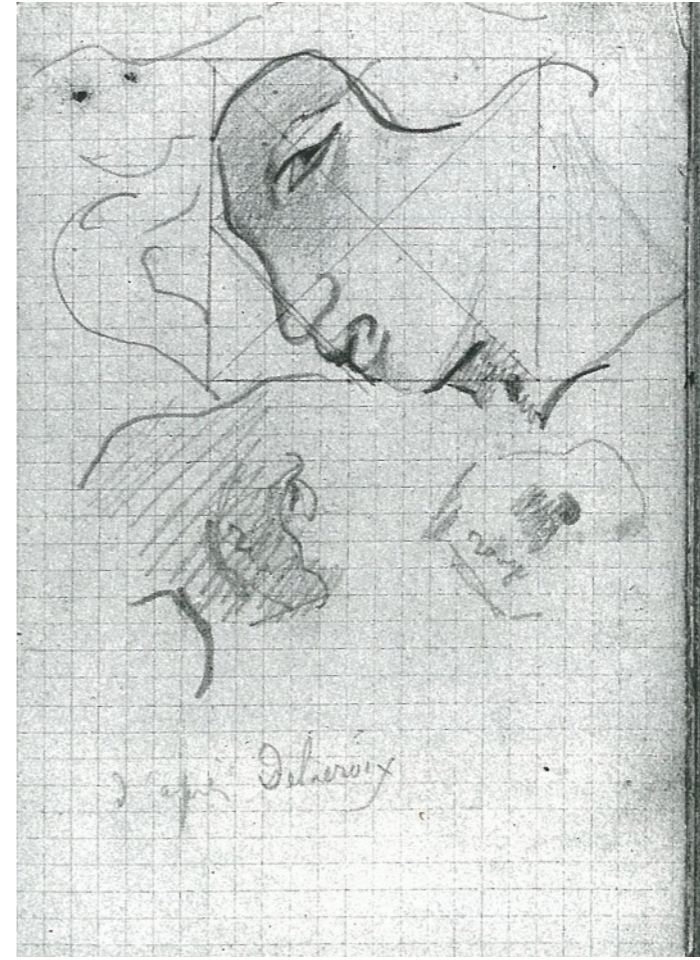
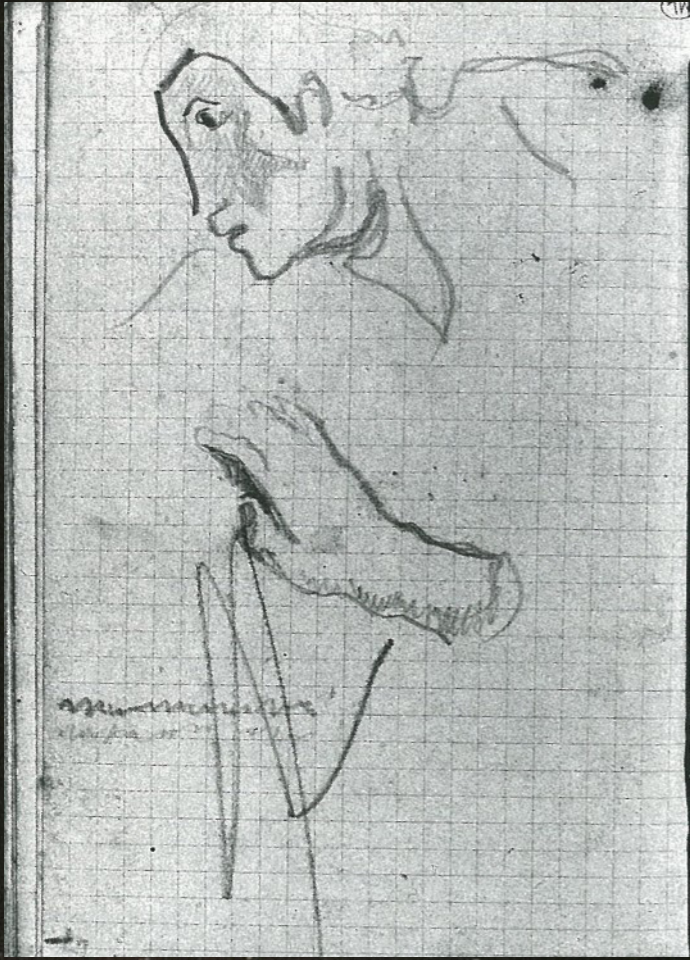




Shine and shininess are characteristic of surface effects, of glamour and spectacle, of bling-bling contingency, of ephemeral novelty, value added, and disposable fascination. Shine is what seizes upon affect as its primary carrier to mobilize attention. Shine could be the paradoxically material base of an optical economy typically (mis)understood as being purely cognitive or immaterial. Even at an art fair or Hollywood gala, surface effects are widely deployed while being categorically condemned to the domain of inconsequential superficiality, for shine is also persistently unwilling to compromise speed for substance, surface for depth, attractiveness for soul, effect for content, projection for stasis, inflationary wealth, success, and splendor for reality.

Shine and luster tend to block the view of things, while at the same time inviting fetishistic adherence. The architectures of finance and global management pretend transparency while offering glistening opacity. Likewise the impression management of art world glitz acts through the highly refined shininess of contemporary signature white cube buildings, containing tons of gleaming video equipment for costly multi-screen installations. Who's doing the polishing of high-end Poggenpohl kitchens (when the masters are at work) or outside at the skyscraper's window, in the limo garage or at the hairdresser's boutique?

Indeed, it is the particular materiality of declarative shininess that we now recognize as a clear sign of paradox, as it is so often used to mediate decay and divert attention away from oncoming collapse. And as we now start to recognize how lighting effects constitute a primary function of what can only exist through mechanisms and metaphorologies of visibility, recognition, refraction, and dissemination, we might start to ask whether there is another side to shine altogether. Does shine not also serve a core planetary function of giving life to our planet, through the solar capital of the sun? We cannot afford to be idealistic here, as the sun's light and heat do not always disclose and reveal. They cannot be geo-engineered through cool roofings at will, since they're equally cruel and unstable. The sun's radiance also subtracts life—it produces famine, drought, and night.





Mais il y a des pierres qui vivent, comme des plantes ou des animaux vivent, et comme on peut dire que le Soleil, avec ses taches qui se déplacent, se gonflent et se dégonflent, bavent les unes sur les autres, rebavent et se redéplacent, — et quand elles se gonflent ou se dégonflent, le font avec rythme et de l'intérieur, — comme on peut dire que le soleil vit. Les taches naissent en lui comme un cancer, comme les bubons effervescentes d'une peste. Il y a là dedans de la matière pulvérisée et qui se ramasse, — comme des morceaux de soleil concassés mais noirs. Et, mis en poudre, ils occupent moins de place ; et

c'est pourtant le même soleil et la même étendue et quantité de soleil, mais éteint par places, et qui rappelle alors le diamant et le charbon. Et tout cela vit, et l'on peut dire que DES pierres vivent ; et les pierres de la Syrie vivent, comme des miracles de la nature, car ce sont des pierres lancées par le ciel.



122b



122a

PROPOSITION XIII

*L'objet de l'idée constituant l'Esprit humain est le Corps,
autrement dit une manière de l'Étendue précise et existant
en acte, et rien d'autre.*



VII
Factio Co
ne-
in
ne.

ON
qu
qu
de
pe

PROPOSITION XXVIII

Les idées des affections du Corps humain, en tant qu'elles se rapportent seulement à l'Esprit humain, ne sont pas claires et distinctes, mais confuses.

la
e
la
consr-
aut
hur
(c

rit



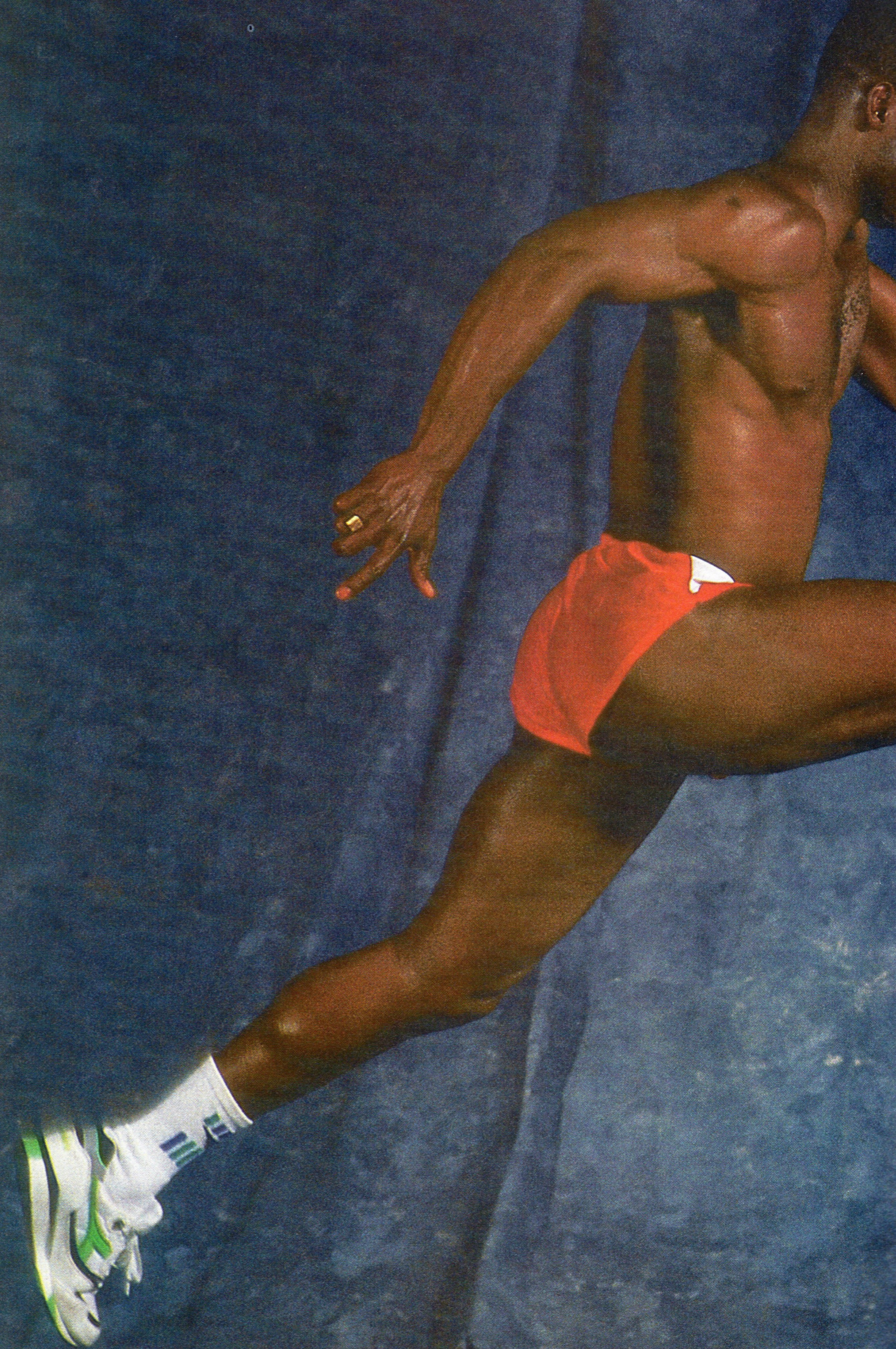
L'UN, C'EST LE RÉGNE
ORIGINAIRE, AVANT LA
CONSCIENCE SÉPARANTE.

~~le monde~~
C'EST "LA CONSCIENCE
INDIFFÉRENCIÉE, L'ENS
MONDE SENSIBLE. DOIT
REMPLI DE MANIÈRE
ET INFINIE. L'ACTE
UNE IMAGE. C'EST À
SÉPARER UNE FIGURE
LAQUELLE ELLE APPE
EST, SONT ~~par~~
~~pré~~ L'UN DES PR
exploits héroïques de la
conscience naissante



le besoin de
« Ils m'ont blessé dans ce que j'ai de plus cher : mon image. » (Silvio Berlusconi)

La beauté de la Jeune-Fille est *produite*. Elle ne répugne pas elle-même à le dire : « la beauté ne tombe pas du ciel », c'est-à-dire qu'elle est le fruit d'un travail.



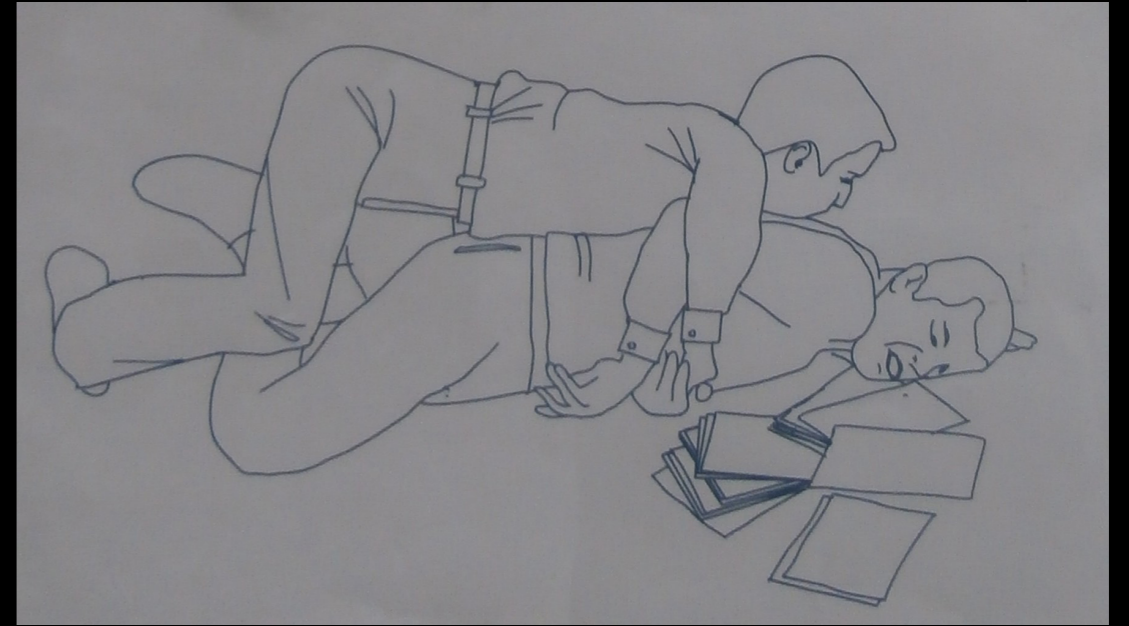
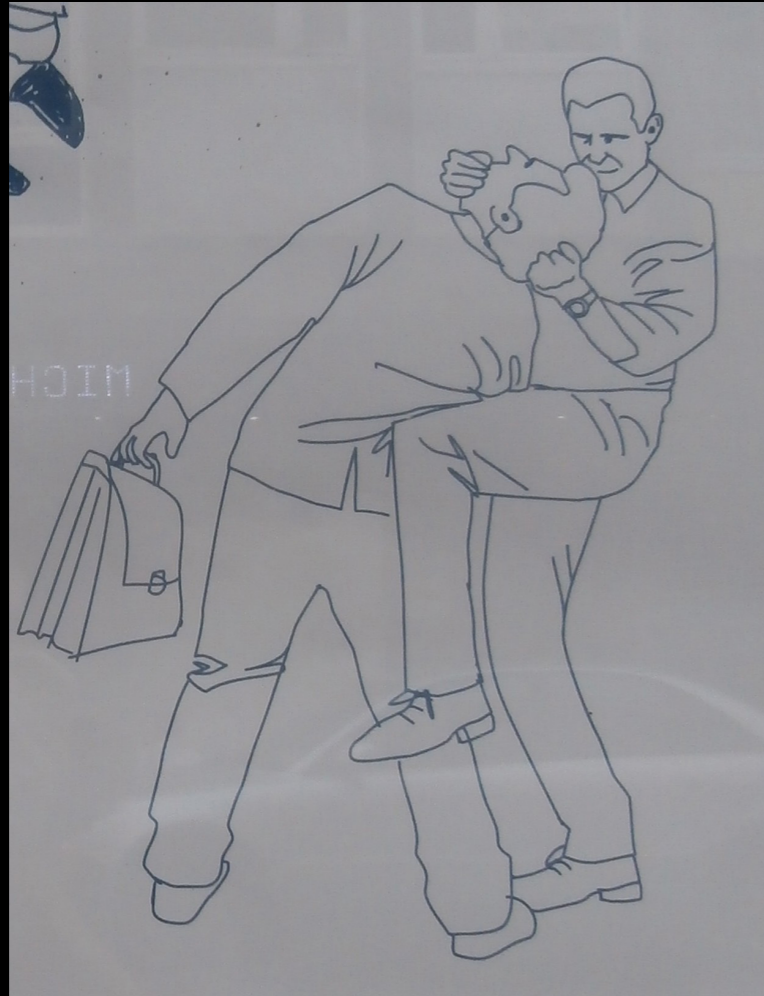
[redacted]
[redacted]
[redacted] je ferai surtout
stat, dans une courte description, d'expériences
personnelles, entièrement en accord d'ailleurs
avec les observations publiées dans la littérature
médicale, par exemple avec la réponse invariable
des schizophrènes à la question : où êtes-vous ?
« je sais où je suis, mais je ne me sens pas à
l'endroit où je me trouve »¹. L'espace semble à ces
esprits dépossédés une puissance dévoratrice.
L'espace les poursuit, les cerne, les digère en une
phagocytose géante. A la fin, il les remplace. Le
corps alors se désolidarise d'avec la pensée,
l'individu franchit la frontière de sa peau et
habite de l'autre côté de ses sens. Il cherche à se
voir d'un point quelconque de l'espace. Lui-
même se sent devenir de l'espace, de l'espace
noir, où l'on ne peut mettre de choses. Il est
semblable, non pas semblable à quelque chose,
mais simplement semblable. Et il invente des
espaces dont il est « la possession convulsive ».

Toutes ces expressions¹ mettent en lumière un
même processus : la *dépersonnalisation par assi-
milation à l'espace*, c'est-à-dire ce que le mimé-
tisme réalise morphologiquement dans certaines
espèces animales. L'emprise magique (on peut
véritablement l'appeler ainsi sans écart de lan-
gage) de la nuit et de l'obscurité, la peur dans le
noir, a sans doute, elle aussi, ses racines dans le
péril où elle met l'opposition de l'organisme et
du milieu. Les analyses de Minkowski sont ici
précieuses : l'obscurité n'est pas la simple
absence de lumière; il y a quelque chose de
positif en elle. Alors que l'espace clair s'efface
devant la matérialité des objets, l'obscurité est
« étouffée »; elle touche directement l'individu,
l'enveloppe, le pénètre et même passe au tra-
vers : ainsi « le moi est perméable pour l'obscu-
rité tandis qu'il ne l'est pas pour la lumière »; la
sensation de mystère que fait éprouver la nuit ne
viendrait pas d'autre chose. Minkowski en arrive
également à parler d'*espace noir* et presque d'in-
distinction entre le milieu et l'organisme : « L'es-
pace noir m'enveloppe de toutes parts et péné-
trant en moi bien davantage que l'espace clair, la
distinction du dedans et du dehors et par consé-
quent aussi les organes des sens en tant qu'ils
sont destinés à la perception extérieure ne
jouent ici qu'un rôle tout à fait effacé² ».

Cette assimilation à l'espace s'accompagne

obligatoirement d'une diminution du sentiment
de la personnalité et de la vie; il est remarquable
en tout cas que chez les espèces mimétiques, le
phénomène ne s'effectue jamais que dans un seul
sens¹ : l'animal mime le végétal, feuille, fleur ou
épine, et dissimule ou abandonne ses fonctions
de relations. *La vie recule d'un degré.* [redacted]

[redacted] possible de cond[redacted]
[redacted]
[redacted]
[redacted]
[redacted]
à côté de l'instinct de conservation qui en
quelque manière polarise l'être vers la vie, se
révèle très généralement une sorte d'instinct
d'abandon le polarisant vers un mode d'exis-
tence réduite, qui, à la limite, ne connaîtrait plus
ni conscience ni sensibilité : l'inertie de l'élan
vital, pour ainsi dire, cas particulier de la loi
générale qui veut que toute action engendre en
se développant, et proportionnellement à ce
développement, une réaction qui la contrarie.



Un homme placé au milieu des autres est irrité de savoir pourquoi il n'est pas l'un des autres.

Couché dans un lit auprès d'une fille qu'il aime, il oublie qu'il ne sait pas pourquoi il est lui au lieu d'être le corps qu'il touche.

Sans rien en savoir, il souffre à cause de l'obscurité de l'intelligence qui l'empêche de crier qu'il est lui-même la fille qui oublie sa présence en s'agitant dans ses bras.

Ou l'amour, ou la colère infantile, ou la vanité d'une douairière de province, ou la pornographie cléricale, ou le solitaire d'une cantatrice égarent des personnages oubliés dans des appartements poussiéreux.

Ils auront beau se chercher avidement les uns les autres: ils ne trouveront jamais que des images parodiques et s'endormiront aussi vides que des miroirs.

La fille absente et inerte qui est suspendue à mes bras sans rêver n'est pas plus étrangère à moi que la porte ou la fenêtre à travers lesquelles je peux regarder ou passer.

Je retrouve l'indifférence (qui lui permet de me quitter) quand je m'endors par incapacité d'aimer ce qui arrive.

Il lui est impossible de savoir qui elle retrouve quand je l'étreins parce qu'elle réalise obstinément un oubli entier.

Les systèmes planétaires qui tournent dans l'espace comme des disques rapides et dont le centre se déplace également en décrivant un cercle infiniment plus grand ne s'éloignent continuellement de leur propre position que pour revenir vers elle en achevant leur rotation.

Le mouvement est la figure de l'amour incapable de s'arrêter sur un être en particulier et passant rapidement de l'un à l'autre.

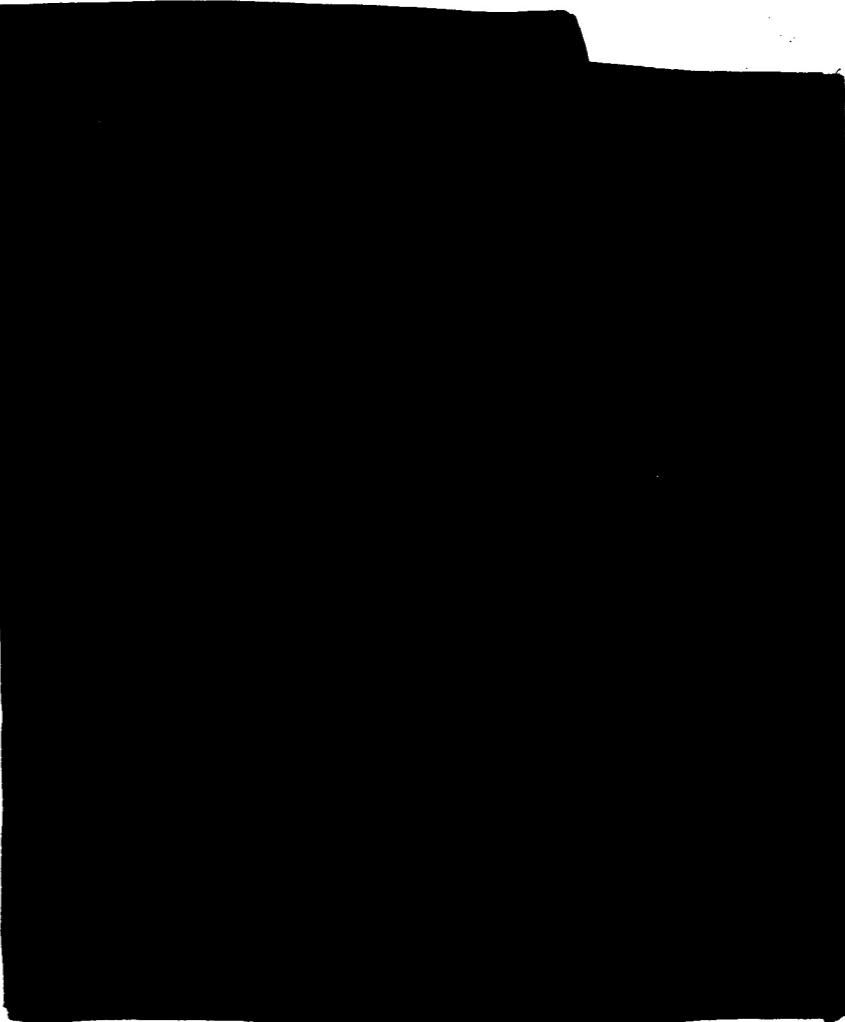




BUT

GETTING OUT OF BED
REQUIRES

ENTHUSIASM



J'examinerai brièvement certains effets invalidants de l'importation de notions thermodynamiques dans les sciences humaines et les sciences sociales.

Marx a voulu lier les relations sociales avec les flux de travail, et Freud la vie psychique avec les flux de libido sexuelle. (Je laisserai ici de côté la caractérisation par Freud de certaines pulsions comme non sexuelles – les pulsions d'autoconservation ou, dans sa dernière visée théorique, la pulsion de mort – dans la mesure où elles relèvent toujours essentiellement d'une énergétique

dualiste qui les institue en bipolarité par rapport aux pulsions sexuelles.) Certes, il n'était pas question dans l'intention ni de l'un ni de l'autre d'établir une causalité mécaniste entre une base énergétique et des superstructures sociales ou mentales. On sait pourtant quel renfort leurs théories devaient apporter aux conceptions et aux pratiques les plus réductionnistes ! Il est évident que tout rapprochement entre leurs méthodes serait arbitraire, et plus encore toutes conjectures sur une influence du premier sur le second. En revanche, il est peut-être fondé de s'interroger sur un certain parallélisme entre leurs démarches, que je rapporterai, pour ma part, à un même *Complexe des infrastructures*, complexe dont les méfaits se sont exercés au sein des sciences humaines et des sciences sociales, à mesure qu'elles devaient affirmer leur rôle dans les sociétés industrielles. « Dans quelque domaine que ce soit, donnez-nous une base énergétiquement qualifiable, et nous y construirons la vraie science. » C'est à partir de ce genre de paradigme qu'un « Surmoi entropique » s'est instauré qui a eu pour principal effet de mettre ceux qui en étaient affligés dans l'incapacité de percevoir un mouvement, une transformation, une altération, n'importe quoi qui puisse être « expérençable », sans le rapporter à une même économie énergétique, fondée sur les deux sacro-saints principes de la thermodynamique.

On peut se représenter cette instance parasitaire comme une sorte de crabe épistémologique décortiquant les données dont il se nourrit en suivant toujours le même cérémonial :

- 1) Avec l'une de ses pinces, il met de côté, comme seule réalité scientifiquement consommable, celle qu'il circonscrit comme relevant du capital énergétique mis en cause ; il broie ces données énergétiques pour les débarrasser de tout trait spécifique et leur conférer un caractère uniformément convertible.
- 2) Tandis qu'avec l'autre pince, il réduit à l'état d'équivalent abstrait les données qui ont résisté à son entreprise d'énergétisation, ce qui donnera, par exemple, le Capital, la Libido, la Musique, la Scientificité. Il confectionne alors un super-équivalent (ou « bouillie capitalistique ») à partir de

tous ces équivalents régionaux, de sorte que se trouve totalement dissous et assimilé l'ensemble des singularités et structures intrinsèques, l'ensemble des représentations et affects se rapportant à elles et, dans certains cas extrêmes, l'ensemble des processus énergétiques eux-mêmes.

À son stade terminal – je pense ici aux structuralismes et aux systémismes –, la maladie de l'entropisme peut sembler évoluer vers une rémission par la levée spontanée du Complexe des infrastructures. En effet, les dualismes traditionnels du type matière-forme paraissent alors être surmontés du fait d'un transfert du formalisme, censé relever de superstructures vers des niveaux infrastructuraux. Exemple de ces transferts : le Capital, au sein du procès de travail ; la substance sémiotique de la pulsion (le *Vorstellungsrepräsentanz* freudien, réduit par Lacan à l'état de Signifiant) au sein de la libido ; les *binary digits* au sein des flux informatiques... On remarquera que les marxistes n'ont jamais vraiment tenté la quantification du Capital dans la sphère économique, et que les freudiens ont vite remis la libido dans l'armoire aux pieuses reliques ou l'ont « miraculée » de différentes façons. Il n'en est malheureusement rien : seul le point focal du réductionnisme s'est trouvé déplacé vers une matière encore plus radicalement purgée de ses derniers traits spécifiques, au profit d'une *hylé*⁹⁷ énergétique assimilée à un flux d'alternatives binaires.

Les monothéismes de l'énergie, reconvertis au culte de l'information ou du signifiant, en postulant une séparation radicale entre la production de subjectivité et l'efficacité sémiotique, ont conduit à faire l'impasse sur les dimensions de singularité, d'« irréversibilité »⁹⁸ et de « bifurcation »⁹⁹ des agencements cognitifs et, d'une façon plus générale, sur les relations d'interdépendance entre le donné systémique et les structures d'expression. C'est ce qui leur confère probablement la place de choix qu'ils occupent dans la méga-machine de production de culture, de science et de subjectivité que constitue aujourd'hui le CMI, qui n'entend laisser subsister sur cette planète que les modes d'expression et de valorisation qu'elle peut normaliser et mettre à son service.

Ce qui ne me plaît pas dans la notion d'énergie telle qu'elle

est utilisée par les sciences sociales ce n'est pas, bien sûr, l'énergie en tant qu'intensité. C'est la récupération que l'on fait de cette notion, surtout l'application métaphorique du second principe de la thermodynamique, et de tout ce qui tourne autour de la notion d'entropie. Cette idée est présente dans la psychanalyse et dans d'autres champs, en particulier dans la théorie de l'information : c'est l'idée d'une espèce d'infrastructure indifférenciée, d'une base énergétique qui vient introduire du désordre dans le système. Dans cette perspective, toutes les opérations qui concernent la vie sociale et la communication des affects consisteraient à ordonner ce désordre. Énergie, pulsion, instinct et désir sont une espèce de monde suspect, dangereux et terrorisant, avec lequel on devrait se comporter comme un dompteur entrant dans une cage de cirque pleine d'animaux sauvages.

Désir comme chaos

Peu importe si les pulsions sont directement référées à des instincts du type éthologique, ou si elles sont définies comme des pulsions beaucoup plus élaborées du point de vue sémiotique dans la perspective freudienne, ou bien déterminées en systèmes structuralistes qui situent l'imaginaire par rapport au symbolique, ou encore situées par rapport à des systèmes de coercition dans le systémisme. Dans tous les cas, nous revenons toujours à cette même idée : opposer nécessairement à ce monde *brut* du désir un univers d'ordre social, un univers de raison, de jugement, d'ego, etc. C'est précisément ce type d'opposition que nous ne pouvons que récuser, à partir du moment où nous décidons de prendre en considération les véritables composantes créatrices de la subjectivité. S'il y a quelque chose de fondamentalement nouveau, de fondamentalement valide dans la phénoménologie freudienne, à sa naissance, c'est précisément le fait d'avoir découvert que, au niveau des supposés processus primaires – quelles que soient les théorisations postérieures, dans lesquelles Freud a utilisé des catégories énergétiques d'équivalence, comme celle de libido –, on a toujours affaire à des processus hautement différenciés. Le monde des rêves, le monde de la folie, les sémiotiques de l'enfance, les

sémiotiques des sociétés dites primitives n'ont absolument rien d'indifférencié. Au contraire, ces mondes supposent des fonctionnements d'agencement, de syntaxe, de modes de sémiotisation hautement élaborés, et qui n'impliquent pas nécessairement l'existence de métalangages et de surcodages qui les interprètent, les dirigent, les normalisent, les ordonnent.

Cette problématique a des incidences micropolitiques et politiques immédiates. Dans les mouvements d'émancipation sociale, hors des cadres traditionnels d'organisation, nous avons, presque systématiquement, affaire à une importation de ces modèles manichéens (par exemple, l'opposition centralisme démocratique *versus* spontanéisme). Je crois qu'il y a une homéostasie entre ce débat existant au niveau politique et social et toutes les autres références théoriques que l'on rencontre en psychologie, en psychologie sociale, en psychanalyse, etc. On revient toujours à l'idée selon laquelle il y a nécessairement une modélisation symbolique, une primauté de langages bien ordonnés, de modes de structure bien différenciés, qui auraient nécessairement à assumer et surcoder une économie, prétendument indifférenciée, du désir et de la spontanéité.

*

Le désir apparaît comme quelque chose de flou, un peu nébuleux, un peu désorganisé, espèce de force brute qui aurait besoin de passer par les mailles du symbolique et de la castration selon la psychanalyse, ou par les mailles d'un type d'organisation de centralisme démocratique selon d'autres perspectives – on parle, par exemple, de « canaliser » les énergies des différents mouvements sociaux. On pourrait énumérer une infinité de types de modélisation qui se proposent, chacun dans son champ, de discipliner le désir.

*

La notion de chaos me met toujours mal à l'aise, car chaque fois qu'elle est mentionnée, c'est en adoptant le point de vue de

la modélisation dominante. Même les sociologues américains, qui ont analysé la réalité de la communication entre les médias et les individus, se sont aperçus qu'il ne s'agit absolument pas d'une communication directe. Elle se fait à travers tout un réseau, qu'ils ont appelé groupes primaires, avec des filtres de commandement, parfaitement *grass-root*, au ras du pavé, qui peuvent aussi bien fonctionner dans le sens de l'accélération du système de modélisation dominante que de son inhibition. Alors, l'idée selon laquelle il y aurait des organes centraux se projetant sur un chaos, idée parallèle aux différents modes de théorisation de la pulsion, ne me paraît pas être une bonne « grille » de lecture. Le fait que les agencements d'énonciation n'aient pas accès aux micros, à la télévision ou aux journaux ne les transforme pas automatiquement en chaos.

En d'autres termes, la problématique des agencements singuliers d'énonciation ne sort pas *ex nihilo* d'une réalité chaotique : il y a des milliers d'ébauches, des milliers d'éléments catalyseurs, hautement différenciés, susceptibles de s'articuler les uns aux autres pour s'engager dans un processus créatif, ou bien entrer dans des phénomènes d'implosion, d'autodestruction, de microfascisme – ce qui, même ainsi, ne les transforme pas en chaos.

*

Lorsque j'essaie de poser le problème du désir en tant que formation collective, il devient vite évident que le désir n'est pas forcément une affaire secrète ou honteuse comme toute la psychologie et la morale dominante le prétendent. Le désir traverse le champ social tant dans des pratiques immédiates que dans des projets très ambitieux. Parce que je ne veux pas m'embêter avec des définitions compliquées, je *proposerais de nommer désir toutes les formes de volonté de vivre, de volonté de créer, de volonté d'aimer, de volonté d'inventer une autre société, une autre perception du monde, d'autres systèmes de valeurs*. Pour la modélisation dominante – ce que j'appelle « subjectivité capitaliste » – cette conception du désir est totalement utopique et anarchique. Pour ce mode de pensée dominant, il n'y a pas de problème à recon-

naître que « la vie est très difficile, qu'il y a une série de contradictions et de difficultés », mais son axiome de base est que le désir ne peut qu'être radicalement coupé de la réalité et qu'il y aura toujours un choix inévitable entre un principe de plaisir, un principe de désir, d'un côté, et, de l'autre, un principe de réalité, un principe d'efficacité dans le réel. La question consiste à savoir s'il n'y a pas une autre manière de voir et de pratiquer les choses, s'il n'y a pas des moyens de fabriquer d'autres réalités, d'autres références, qui n'aient pas cette position castratrice par rapport au désir. Une telle position attribue au désir toute une aura de honte, toute cette espèce de climat de culpabilisation qui fait qu'il ne peut que s'insinuer, s'infiltrer secrètement, toujours vécu dans la clandestinité, dans l'impuissance et dans la répression.

*

Il y a une problématique théorique qui me semble importante pour la réflexion de tous ceux qui travaillent en psychologie, en psychanalyse, dans le travail social en général. Comment considérons-nous le désir ? Tous les modes d'élaboration du désir et, avant tout, tous les modes concrets pragmatiques de désir identifient cette dimension subjective à quelque chose de l'ordre de l'instinct animal, ou d'une pulsion fonctionnant selon des modes de sémiotiques totalement hétérogènes par rapport à ceux d'une pratique sociale. Nous pouvons nous référer aussi bien aux théories classiques de la psychanalyse qu'à celles des structuralistes, sur ce point au moins cela donne la même chose. Pour toutes ces théories « le désir est chouette, pas de problème, c'est très utile » mais il faut qu'il entre dans des cadres – cadres du moi, cadres de la famille, cadres sociaux, cadres symboliques (peu importe comment cela s'appelle). Et, pour cela, certaines procédures d'initiation, de castration, d'ordonnement des pulsions sont nécessaires.

Pour moi, il s'agit d'une théorie profondément problématique. Le désir, quelle que soit la dimension sous laquelle on le considère, n'est jamais une énergie indifférenciée, n'est jamais une fonction de désordre. Il n'y a pas d'universaux, il n'y a pas une essence bestiale du désir. *Le désir est toujours le mode de production de*

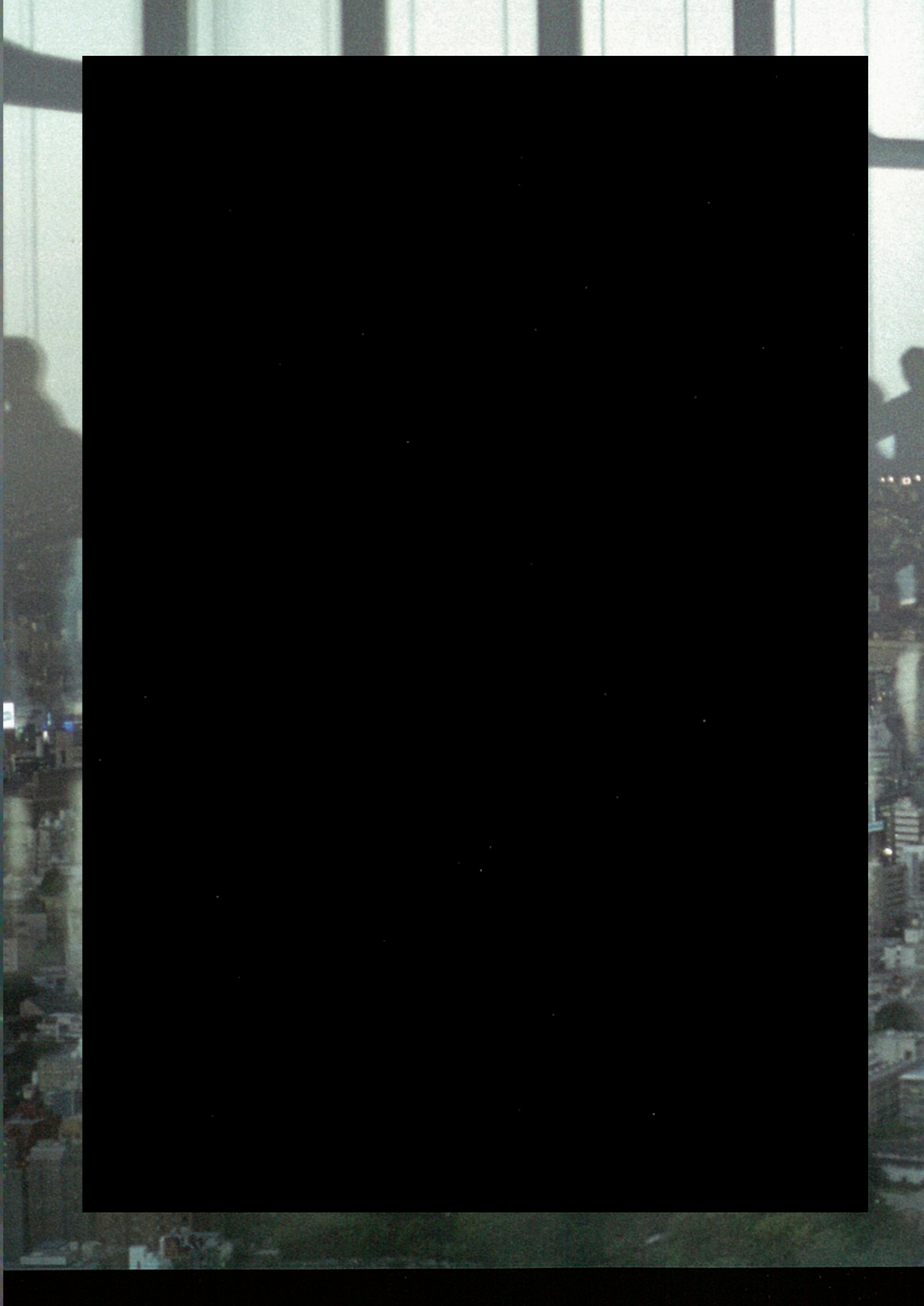
quelque chose, le désir est toujours le mode de construction de quelque chose. C'est pour cela que je trouve très important de démonter ce type de théorisation. Je suis convaincu du fait qu'il n'existe pas un processus de formation génétique chez l'enfant qui débouche sur la maturation de l'économie désirante. Un enfant, aussi petit soit-il, vit sa relation au monde et sa relation aux autres d'une manière extrêmement productive et créative. C'est la modélisation de ses sémiotiques à travers l'école qui le conduit à une espèce de processus d'indifférenciation.

*

La conception dominante de l'ordre social implique une définition du désir (des formations collectives de désir) très néfaste: flux qui devra être discipliné, de manière que l'on puisse instituer une loi pour établir son contrôle. Même les théories structuralistes sophistiquées développent la prémisse selon laquelle on doit accepter la castration symbolique, afin que non seulement la société soit possible mais aussi la parole elle-même, le sujet lui-même. Je pense que cette conception du désir correspond, et très bien, à une réalité déterminée: c'est le désir tel qu'il est construit, produit par le CMI. *C'est le CMI en sa déterritorialisation qui produit cette figure bestiale du désir.* D'ailleurs, cette image n'est même pas appropriée, car l'économie animale du désir ne correspond pas non plus à ce modèle. Il suffit de lire certains témoignages des éthologistes pour voir que l'instinct, la pulsion, le désir – peu importe le nom que l'on utilise – dans le règne animal n'a absolument rien à voir avec la pulsion brute. Il correspond au contraire à des modes de sémiotisation hautement élaborés, sortes de micro-politiques de l'espace et d'interrelations entre les animaux, qui impliquent toute une stratégie et même, selon les éthologistes, une certaine économie esthétique.

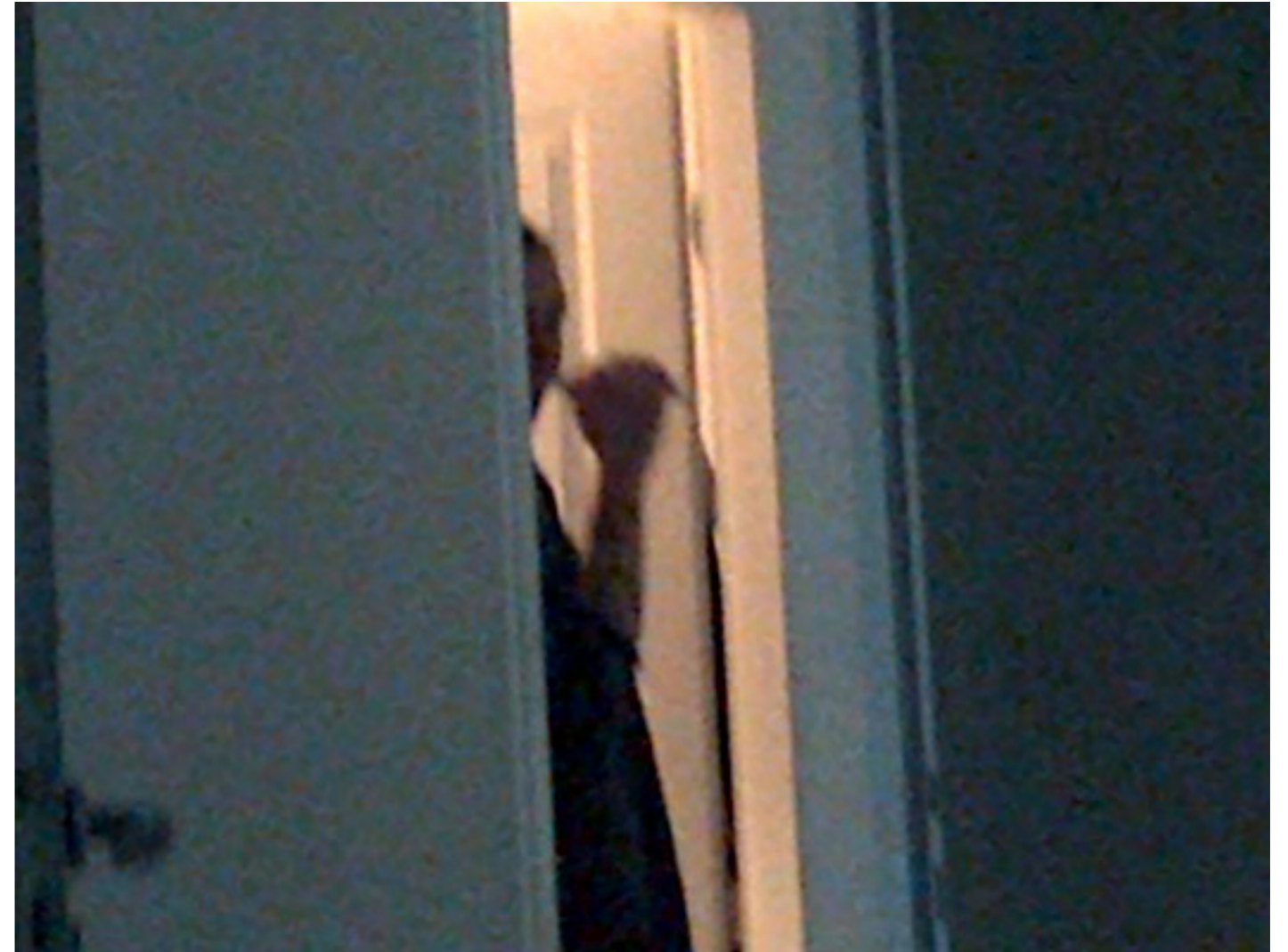
Ainsi, cette opposition – d'un côté désir-pulsion, désir-désordre, désir-mort, désir-agression, et de l'autre, interaction symbolique, pouvoir centralisé autour des fonctions de l'État – me semble être un référentiel totalement réactionnaire. Il est parfaitement concevable qu'un autre type de société s'organise, qui préserve des pro-

cessus de singularisation dans l'ordre du désir, sans que ceux-ci impliquent une confusion totale dans l'échelle de la production et de la société, sans que ceux-ci impliquent une violence généralisée et une incapacité de l'humanité à gérer la vie. C'est beaucoup plus la production de subjectivité capitaliste – qui débouche sur des dévastations incroyables au niveau écologique, social, sur l'ensemble de la planète – qui constitue un facteur de désordre considérable, et qui, là oui, peut nous conduire à des catastrophes absolument définitives.



...LARGELY IT'S JUST A BIG,
EXPENSIVE CELEBRATION OF THE
ACADEMIC STATUS QVO

LARGELY IT'S JUST
A BIG, EXPENSIVE
CELEBRATION OF
THE ACADEMIC
STATUS QVO



Le déploiement du géométrique

Le déploiement du géométrique modèle le paysage. L'espace est compartimenté en cellules discrètes, isolées, dont l'étendue et la fonction sont explicitement déterminées. Celui qui veut parvenir aux cellules doit emprunter des réseaux complexes de couloirs et de routes où il lui faut circuler à des vitesses et à des heures imposées. La complexité et l'échelle toujours croissantes de ces géométries ne cessent de transformer le paysage. Des canalisations alimentent les cellules en ressources diverses. L'électricité, l'eau, le gaz, les câbles de télécommunication et même, dans certains cas, l'air, arrivent par la tuyauterie. Les canalisations sont presque invariablement enterrées, invisibles. Les grands réseaux de transport donnent l'illusion d'une circulation et d'une interaction extraordinaires. Mais les réseaux de canalisations réduisent au minimum le besoin de quitter les cellules. L'enrégimentation des mouvements, de l'activité et de la perception humaine va de pair avec la division géométrique de l'espace. L'ordonnance en est régie par l'utilisation de procédés chronométriques, l'application de critères de normalité et le dispositif policier. A l'usine, les mouvements humains sont forcés à se conformer à de rigoureuses géométries temporelles et spatiales. Au bureau, les employés président à l'enregistrement sans fin des chiffres et des statistiques. Et la géométrisation du paysage s'accompagne d'une géométrisation de la pensée. La réalité spécifique s'efface devant la primauté du modèle. Un modèle qu'on impose à son tour sur le paysage, chassant la réalité encore un peu plus loin selon un schéma circulaire toujours plus impeccable. L'art, ou ce qu'il en reste, a lui aussi été géométrisé. Ce qui peut surprendre, c'est que le géométrique dans le domaine artistique se soit trouvé associé au transcendantal. Chez Mondrian, Newman, et même chez Noland, on salue le géométrique comme une des formes de l'intemporel, de l'héroïque et du religieux. On voit dans la géométrie, non sans quelque ironie, le lien privilégié avec cette nature que la géométrie écarte ! Et c'est ainsi que l'art géométrique a servi à justifier le déploiement généralisé du géométrique. L'art a permis de voir un lien entre la généralisation de la géométrie à l'âge moderne et la sagesse des anciens, les vérités religieuses traditionnelles, les rituels méditatifs ésotériques des cultures non occidentales. L'art géométrique a servi à dissimuler le fait que la généralisation de la géométrie propre à l'époque moderne est bien plus étrange que les mythes étranges des sociétés traditionnelles. L'art géométrique s'est efforcé de nous convaincre, contre toute évidence, que la géométrie progresse dans un sens humaniste, que ce progrès s'inscrit dans la « marche de la civilisation », et qu'il manifeste la continuité avec le passé. L'art géométrique a parfaitement réussi à nous en convaincre. Ce faisant, il a contribué à rendre possible la seconde phase de

The Deployment of the Geometric

The deployment of the geometric dominates the landscape. Space is divided into discrete, isolated cells, explicitly determined as to extent and function. Cells are reached through complex networks of corridors and roadways that must be traveled at prescribed speeds and at prescribed times. The constant increase in the complexity and scale of these geometries continuously transforms the landscape. Conduits supply various resources to the cells. Electricity, water, gas, communication lines, and, in some cases, even air, are piped in. The conduits are almost always buried underground, away from sight. The great networks of transportation give the illusion of tremendous movement and interaction. But the networks of conduits minimize the need to leave the cells. The regimentation of human movement, activity, and perception accompanies the geometric division of space. It is governed by the use of time-keeping devices, the application of standards of normalcy, and the police apparatus. In the factory, human movement is made to conform to rigorous spatial and temporal geometries. At the office, the endless recording of figures and statistics is presided over by clerical workers. Along with the geometrization of the landscape, there occurs the geometrization of thought. Specific reality is displaced by the primacy of the model. And the model is in turn imposed on the landscape, further displacing reality in a process of ever more complete circularity. Art, or what remains of art, has also been geometrized. But in art the geometric has been curiously associated with the transcendental. In Mondrian, Newman, even in Noland, the geometric is heralded as the timeless, the heroic, and the religious. Geometry, ironically, is deemed the privileged link to the nature it displaces. In this way, geometric art has been made to justify the deployment of the geometric. It has linked the modern deployment of geometry to the wisdom of the ancients, to the tradition of religious truth, and to the esoteric meditative practices of non-Western cultures. Geometric art has served to hide the fact that the modern deployment of geometry is stranger than the strange myths of traditional societies. Geometric art has sought to convince us, despite all the evidence to the contrary, that the progress of geometry is humanistic, that it is part of the "march of civilization", that it embodies continuity with the past. In this, geometric art has succeeded completely. In so doing, it has helped make possible the second phase of geometrization (that coincides with the post-war period) in which coercion is replaced by fascination. We are convinced. We volunteer. Today Foucauldian confinement is replaced by Baudrillardian deterrence. The worker need no longer be coerced into the factory. We sign up for body building at the

la géométrisation (coïncidant avec la période d'après-guerre), qui vit le remplacement de la contrainte par la fascination. Nous sommes convaincus. Nous sommes volontaires. L'enfermement décrit par Foucault a aujourd'hui fait place à la dissuasion qu'évoque Baudrillard. Plus besoin d'amener de force le travailleur à l'usine. On s'inscrit au club de remise en forme pour y faire de la musculation. Plus besoin de prisons pour enfermer les détenus. On investit dans des ensembles de pavillons. Plus besoin pour les fous de déambuler dans les couloirs de l'asile. On va faire un tour de voiture sur l'autoroute. Nous voici aujourd'hui captivés par ces ordonnances géométriques qui jadis représentaient la contrainte disciplinaire. Les enfants passent des heures fascinés par les motifs géométriques fluos qui s'inscrivent sur les écrans des jeux vidéo. Les adolescents s'enthousiasment pour les mystères arithmétiques de leurs ordinateurs. Une fois adultes, il nous est enfin donné de participer à notre hyperréel cybernétique avec ses cartes de crédit, ses répondeurs téléphoniques, ses hiérarchies professionnelles. Nous avons aujourd'hui loisir de vivre dans des « banlieues spectrales » ou des simulations de villes. Il nous est possible de jouer le jeu de l'entreprise, le jeu de l'investissement, ou même le jeu de l'art. Maintenant que nous sommes devenus captifs de la géométrie, l'art géométrique a disparu. Plus besoin de Marden ou de Ryman pour nous convaincre de la beauté essentielle du champ géométrique que matérialise l'image lumineuse du poste de télévision. A la place, nous avons droit à un « art figuratif » visant à nous persuader que le vieux corps humaniste est toujours là (alors qu'il ne l'est plus). Ce n'est que parce que l'art géométrique a aujourd'hui disparu qu'il se trouve en mesure de commencer à rendre compte du déploiement du géométrique.

Première publication in *Effects*, New York, n° 3, hiver 1986.

health club. The prisoner need no longer be confined in the jail. We invest in condominiums. The madman need no longer wander the corridors of the asylum. We cruise the Interstates. We are today enraptured by the very geometries that once represented coercive discipline. Today children sit for hours fascinated by the day-glo geometric displays of video games. Adolescents are enchanted by the arithmetic mysteries of their computers. As adults, we finally gain "access" to participation in our cybernetic hyperreal, with its charge cards, telephone answering machines, and professional hierarchies. Today we can live in "spectral suburbs" or simulated cities. We can play the corporate game, the entrepreneurial game, the investment game, or even the art game. Now that we are enraptured by geometry, geometric art has disappeared. There is no need for any more Mardens or Ryman to convince us of the essential beauty of the geometric field embodied in the television set's glowing image. Today we have instead "figurative art" to convince us that the old humanist body hasn't disappeared (though it has). It is only now that geometric art has been discarded that it can begin to describe the deployment of the geometric.

First publication in *Effects*, New York, n° 3, winter 1986.



Dans le quotidien de ce pays, il y a l'*issang*. Vous passez dans l'herbe humide. Ça vous démange bientôt. Ils sont déjà vingt à vos pieds, visibles difficilement, sauf à la loupe, petits points rouges mais plus roses que les sang.

Trois semaines après, vous n'êtes plus qu'une plaie jusqu'au genou, avec une vingtaine d'entonnoirs d'un centimètre et demi et purulents.

Vous vous désespérez, vous jurez, vous vous infectez, vous réclamez du tigre, du puma, mais on ne vous donne que du quotidien.

Autre quotidien : des moustiques très petits. Ils piquent à peine, se mettent dans vos cils, seulement là, par centaines...

Vous demandez de la boa, mais on ne vous donne que du quotidien.

Il y a aussi dans l'eau un petit poisson charmant, gros comme un fil de laine, joli, transparent, gélatineux.

Vous vous baignez, il vient à vous, et cherche à vous pénétrer.

around function

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED] : « Le problème n'était-il pas de savoir s'il était préférable de farder un cadavre, de lui mettre du rouge à lèvres, de le rendre ridicule au point que même les gamins se seraient moqués de lui, ou bien ce que nous avons obtenu, nous ses défenseurs, mais sans le moindre pouvoir, prophètes désarmés, à savoir, que le cadavre se liquéfie sous nos yeux ? »

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]. Cependant, cela signifie, à bien y regarder, que Venise n'est plus un cadavre, que si la ville existe encore d'une certaine manière, ce ne peut être nécessairement que dans l'état qui suit la mort et la décomposition du cadavre. Cet état, c'est le spectre. À savoir l'état d'un mort qui apparaît à l'improviste, de préférence au cœur de la nuit, fait craquer le plancher, envoie des signaux, parle parfois, même s'il ne se fait pas toujours comprendre. « Venise ne parvient plus qu'à émettre des murmures », écrivait Tafuri, en ajoutant que leur son est insupportable aux oreilles de la modernité.

Qui habite Venise connaît bien ce spectre. Il surgit à l'improviste pendant une promenade nocturne quand, au passage d'un petit pont, le regard glisse le long du rio plongé dans l'ombre, vers une fenêtre lointaine qu'éclaire une lueur orangée et que, sur un autre pont identique, un passant qui regarde lui tend un miroir embrumé. Ou quand, le long des *Zattere* désertes, la *Giudecca*, comme si elle bredouillait, rejette sur les parvis des algues moisies et des bouteilles en plastique. Et c'était encore ce même spectre que l'écho invisible d'une dernière note de lumière tenue à l'infini sur les canaux permettait à Marcel d'apercevoir sur les reflets des palais dans leurs atours toujours plus

sombres. Et bien avant encore, à l'origine même de la ville, qui n'est pas née, comme presque partout ailleurs en Italie, de la rencontre entre le monde de l'Antiquité tardive arrivé à son déclin et les nouvelles forces barbares mais de fugitifs épuisés qui ont abandonné leurs riches résidences romaines et ont apporté dans leurs esprits leur fantôme pour le délayer en eaux, striures et couleurs.

Mais de quoi est fait un spectre ? De signes, ou, plus précisément, de signatures, c'est-à-dire de ces signes, chiffres ou monogrammes que le temps marque sur les choses. Un spectre porte toujours avec lui une date, c'est-à-dire que c'est un être intimement historique. C'est pourquoi les vieilles villes sont le lieu éminent des signatures que le flâneur lit presque distraitemment au cours de ses dérives et de ses promenades ; c'est pourquoi les mauvaises opérations de restauration qui dragéifient et uniformisent les villes européennes en effacent les signatures, les rendent illisibles. C'est pourquoi enfin les villes – et Venise spécialement – ressemblent aux rêves. Dans un rêve en effet, chaque chose fait un clin d'œil au rêveur, chaque créature exhibe une signature, à travers laquelle elle signifie plus que ce que ses traits, ses gestes, et ses mots ne pourraient jamais exprimer. Et pourtant même ceux qui tentent avec obstination d'interpréter leurs rêves sont convaincus d'une certaine façon que leurs rêves ne veulent rien dire.

Ainsi, dans la ville, tout ce qui s'est passé dans cette calle, sur cette place, dans cette rue, dans cette *fondamenta*, dans cette venelle, se condense et se cristallise d'un coup en une figure tout à la fois labile et exigeante, muette et séduisante, amère et distante. Cette figure, c'est le spectre ou le génie du lieu.

Que devons-nous à ce qui est mort ? « L'acte d'amour de rappeler un mort, écrit Kierkegaard, est l'acte d'amour le plus désintéressé, libre et fidèle. » Mais ce n'est certainement pas le plus facile. Non seulement le mort ne demande rien, mais il semble faire tout ce qu'il faut pour qu'on l'oublie. C'est peut-être pour cela, cependant, que le mort est l'objet d'amour le plus exigeant, par rapport auquel nous sommes toujours désarmés et en défaut, fuyants et distraits.

C'est la seule explication du manque d'amour des Vénitiens pour leur ville. Ils ne savent ni ne peuvent l'aimer, parce qu'aimer une morte est chose difficile. Il est plus facile de feindre qu'elle est encore en vie, de couvrir ses membres délicats et exsangues avec des déguisements et des maquillages pour pouvoir les montrer aux touristes contre de l'argent. À Venise, les marchands ne sont pas dans le temple, mais dans les tombes ; ils n'outragent pas seulement la vie, mais un cadavre. Ou plutôt ce qu'ils croient, sans oser se l'avouer, être un cadavre. Alors qu'en réalité il s'agit d'un

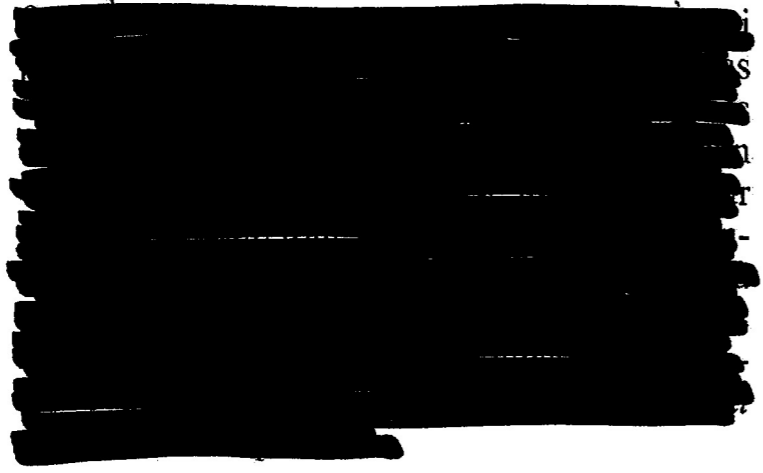
spectre, c'est-à-dire de la chose la plus aérienne, subtile et éloignée d'un cadavre qu'on puisse imaginer.

La spectralité est une forme de vie. Une vie posthume ou complémentaire, qui commence seulement une fois que tout est fini et qui a donc, par rapport à la vie, la grâce et l'astuce incomparable de ce qui est achevé, l'élégance et la précision de qui n'a plus rien devant soi. Ce sont des créatures de ce type (il les compare dans ses histoires de fantômes à des sylphides et à des elfes) qu'Henry James a appris à connaître à Venise, tellement discrètes et fuyantes que ce sont toujours les vivants qui viennent envahir leur demeure pour forcer leur réticence.

Mais il y a cependant une spectralité d'un autre type, que nous pouvons appeler larvaire ou larvée, qui naît chez ceux qui refusent leur condition et tentent de la refouler pour feindre à tout prix qu'ils sont dotés d'un poids et d'une chair. Telles sont les larves qui ne vivent pas seules, mais cherchent obstinément les hommes qui les ont fait naître de leur mauvaise conscience, pour les hanter comme des incubes ou des succubes et mouvoir de l'intérieur leurs membres inanimés avec des fils de mensonge. Tandis que la première espèce de spectres est parfaite, parce qu'elle n'a plus rien à ajouter à ce qui a été fait et à ce qui a été dit, les larves

doivent s'inventer un futur pour laisser la place, en vérité, à un tourment sur leur propre passé et à l'incapacité où elles se trouvent de se savoir achevées.

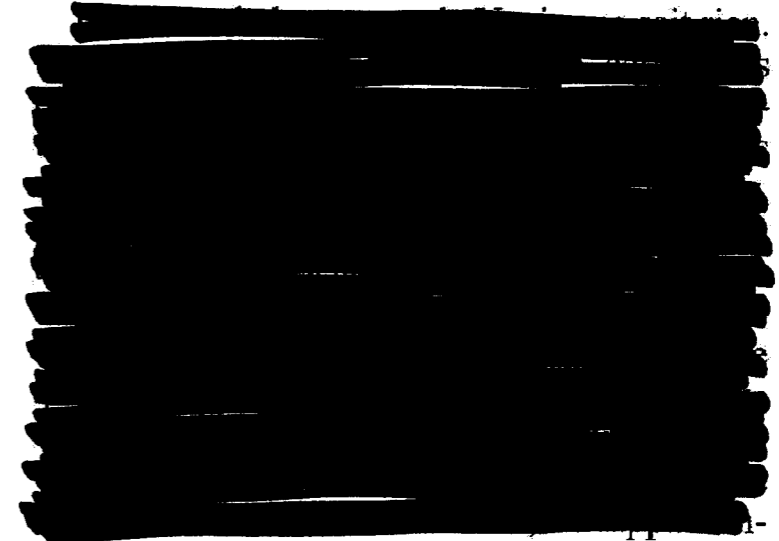




Venise est alors véritablement – même si c'est en un sens très différent de celui qu'évoque Tafuri à la fin de son discours – l'emblème de la modernité. Notre époque n'est pas nouvelle, mais *novissima*, c'est-à-dire dernière et larvaire. Elle s'est conçue comme posthistorique et comme postmoderne, sans penser qu'elle se destinait ainsi nécessairement à une existence posthume et spectrale, sans songer que la vie du spectre est la condition la plus liturgique et la plus ardue qui soit, qui impose l'observation de codes intransigeants de féroces litanies, avec ses vêpres et ses matines, ses complies et ses offices.

D'où l'absence de rigueur et de dignité des larves parmi lesquelles nous vivons. Tous les peuples et toutes les langues, tous les ordres et toutes les institutions, les parlementaires et les souverains, les églises et les synagogues, les hermines et les toges ont glissé les uns après

les autres, de manière inexorable, dans la condition larvaire, mais, pour ainsi dire, sans s'y préparer ni en avoir conscience. C'est pourquoi les écrivains écrivent si mal, parce qu'ils doivent faire semblant que leur langue est vivante ; c'est pourquoi aussi les parlementaires légifèrent en vain, parce qu'ils doivent faire croire en une vie politique à leur nation larvaire ; c'est pourquoi enfin les religions sont sans piété, parce qu'elles ne savent pas qu'elles ne savent plus bénir et habiter les tombes. C'est pour cette raison que nous voyons des squelettes et des mannequins défiler comme à la parade, et des momies qui prétendent diriger allégrement leur exhumation sans s'apercevoir que leurs membres décomposés les abandonnent pour tomber en morceaux et que leurs paroles sont devenues des glossolalies inintelligibles.





you are mine and
I am yours and
you are yours and
I am mine end

Tout ce qui compose aujourd'hui pour nous un paysage acceptable est le fruit de violences sanglantes et de conflits d'une rare brutalité.

On peut ainsi résumer ce que le gouvernement démocratique veut nous faire oublier. Oublier que la banlieue a dévoré la campagne, que l'usine a dévoré la banlieue, que la métropole tentaculaire, assourdissante et sans repos a tout dévoré.

Le constater ne signifie pas le regretter. Le constater signifie : saisir les possibles. Dans le passé, dans le présent.

Le territoire quadrillé où s'écoule notre quotidien, entre le supermarché et le digicode de la porte d'en bas, entre les feux de signalisation et les passages piétons, nous *constitue*. Nous sommes aussi *habités* par l'espace dans lequel nous vivons. Et ce d'autant plus que tout ou presque, désormais, y fonctionne comme un message subliminal. Nous ne faisons pas certaines choses à certains endroits parce que cela ne se *fait pas*.

Le mobilier urbain par exemple n'a presque aucune utilité – combien de fois s'est-on surpris à se demander qui pourrait bien occuper les bancs d'un néo-square sans succomber au plus violent désespoir? –; il a juste un sens et une fonction, et ce sens et cette fonction sont dissuasifs : «Vous n'êtes chez vous que chez vous, ou là où vous payez, ou là où vous êtes surveillés», a-t-il mission de nous rappeler.

Le monde se globalise mais il se rétrécit,

Le paysage physique que nous traversons tous les jours à grande vitesse (en voiture, dans les transports en commun, à pied, étant pressé) a effectivement un caractère irréel parce que nul n'y vit rien ni ne peut rien y vivre. C'est une espèce de micro-désert où l'on est comme exilé, entre une propriété privée et l'autre, entre une obligation et l'autre.

Bien plus accueillant nous semble le paysage virtuel. L'écran à cristaux liquides de l'ordinateur, la navigation sur Internet, les univers télévisuels ou de la playstation nous sont infiniment plus

familiers que les rues de notre quartier, peuplées le soir par la lumière lunaire des réverbères et les rideaux métalliques des magasins fermés.

Ce qui s'oppose au local, ce n'est pas le global mais le virtuel.

Le global s'oppose si peu au local que c'est lui qui le produit. Le global ne désigne qu'une certaine distribution de différences à partir d'une norme qui les homogénéise. Le folklore est l'effet du cosmopolitisme. Si nous ne savions pas que le local est local, il serait pour nous une petite globalité. Le local apparaît à mesure que le global se rend possible, et nécessaire. Aller travailler, faire ses courses, voyager *loin* de chez soi, c'est cela qui fait du local le local, qui autrement serait plus modestement le lieu où l'on vit.

Aussi bien, nous ne *vivons* à proprement parler nulle part.

Notre existence est seulement découpée selon des couches horaires et topologiques en tranches de vie personnalisées,

Mais ce n'est pas tout, ON voudrait nous faire vivre à présent dans *le virtuel*, définitivement déportés. Là se recomposerait en une curieuse unité de non-temps et de non-lieu la vie qu'ON nous souhaite, Le virtuel, dit une publicité pour Internet, c'est «le lieu où vous pouvez faire tout ce que vous ne pouvez pas faire dans la réalité». Mais là où «tout est permis», c'est le mécanisme de passage de la puissance à l'acte qui est sous surveillance, En d'autres termes : le virtuel est l'endroit où les possibles ne deviennent jamais réels, mais restent indéfiniment à l'état de virtualité. Ici la prévention a gagné sur l'intervention : si tout est possible dans le virtuel, c'est parce que le dispositif veille à ce que tout demeure inchangé dans notre vie réelle.

Bientôt, dit-ON, nous télétravaillerons et nous téléconsommerons. Dans la télévie, nous ne serons plus affligés du douloureux sentiment d'avortement des possibles qui habitait encore l'espace

public, à chaque regard croisé et si tôt délaissé. La gêne d'être immergé parmi nos contemporains le plus souvent inconnus, dans les rues ou ailleurs, sera abolie. Le local, expulsé du global, sera lui-même projeté dans le virtuel pour nous faire définitivement croire qu'il n'y a que du global. Draper cette uniformité de multiethnie et de multiculturalisme sera nécessaire, pour faire avaler la pilule.

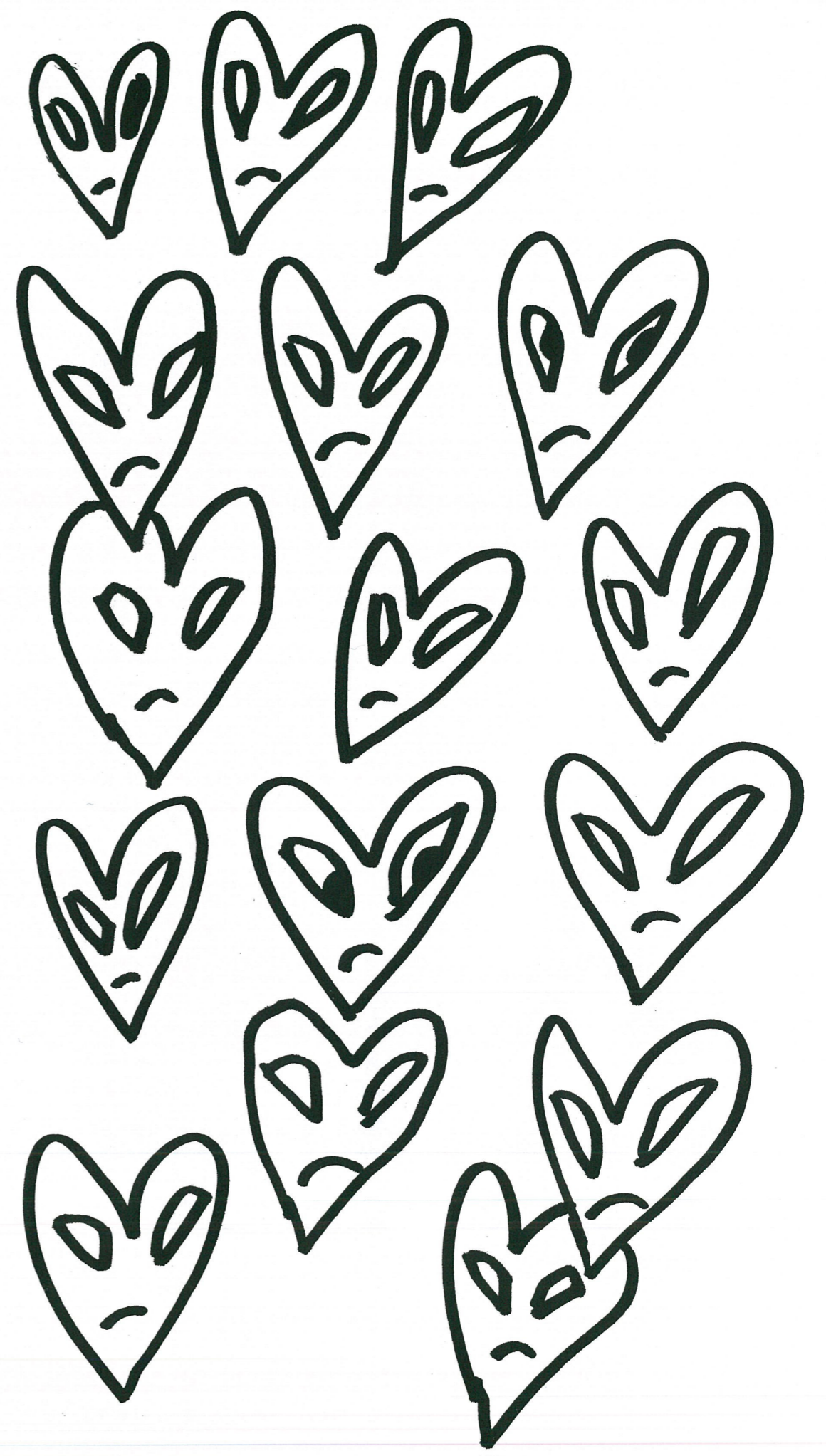
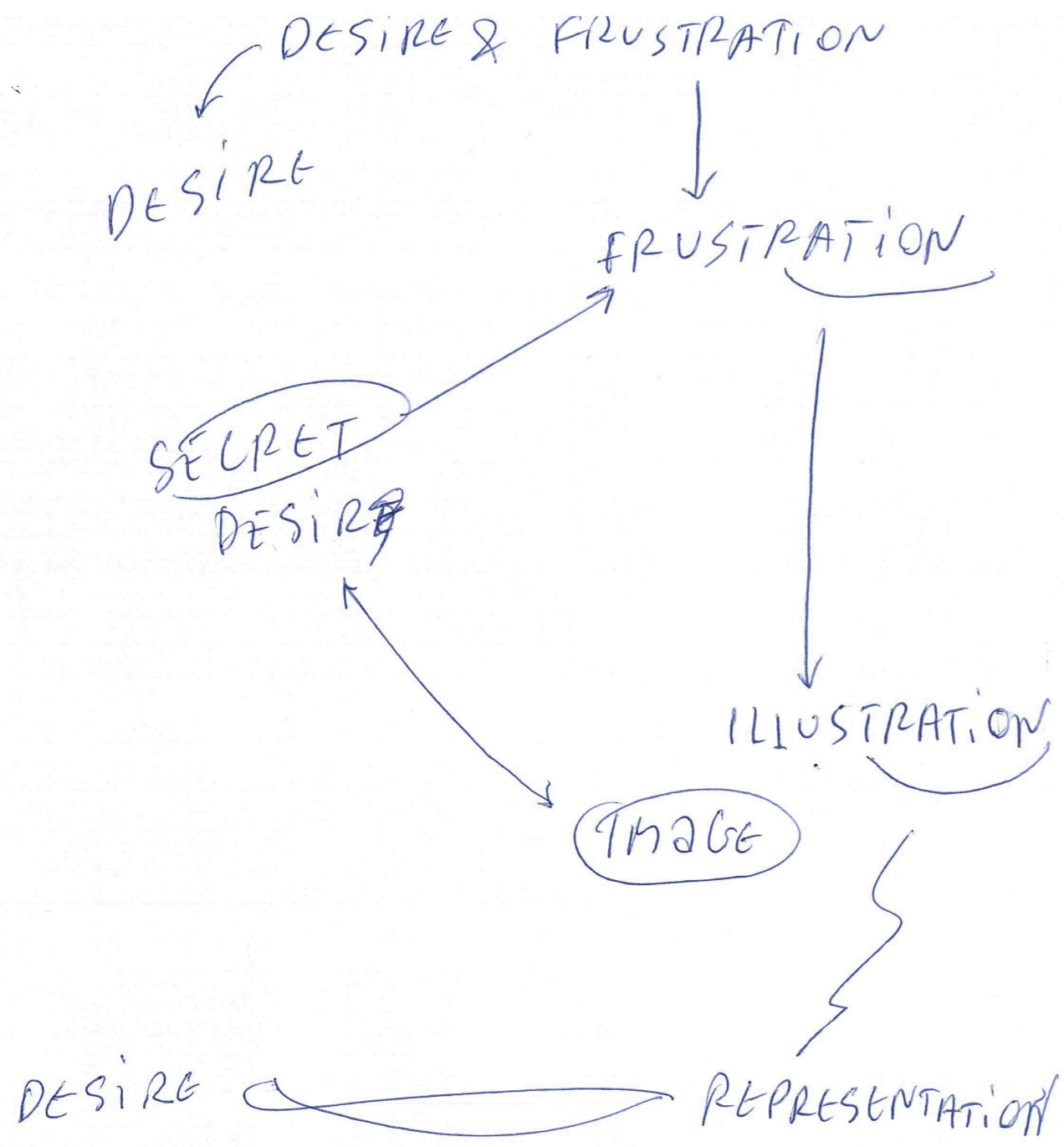
En attendant la télévie, nous avançons l'hypothèse que nos corps dans l'espace ont un sens *politique* et que la domination manœuvre en permanence pour l'occulter.

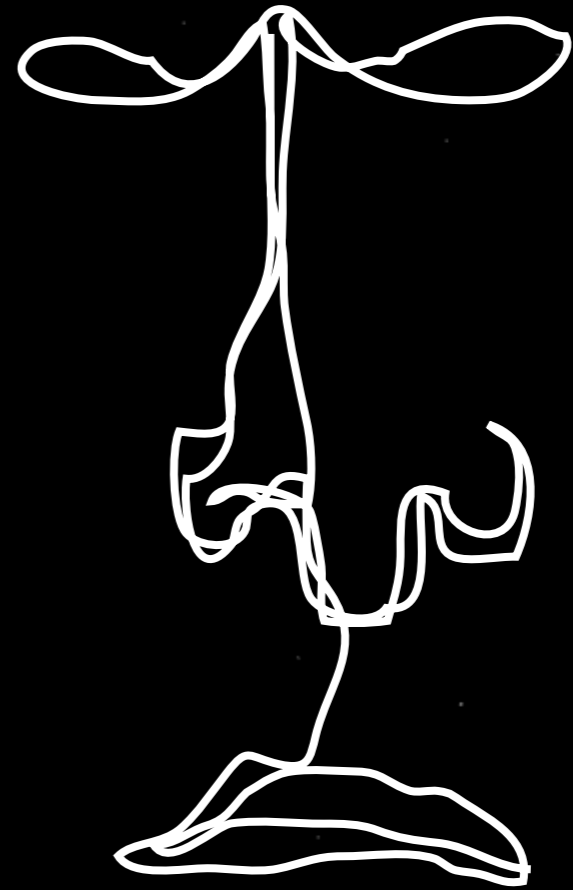
Crier un slogan chez soi n'est pas la même chose que le crier dans la cage d'escalier ou dans la rue. Le faire seul n'est pas la même chose que le faire à plusieurs, et ainsi de suite.

L'espace est *politique* et l'espace est *vivant*, parce que l'espace est *peuplé*, peuplé de nos corps qui le transforment par le simple fait qu'il les contient. Et c'est pour cela qu'il est surveillé, et c'est pour cela qu'il est fermé.

C'est une fausse idée de l'espace celle qui se le représente comme un vide que viendraient ensuite remplir des objets, des corps, des choses. Au contraire, c'est cette idée de l'espace qui est obtenue en ôtant mentalement d'un espace concret tous les objets, tous les corps, toutes les choses qui l'habitent. Cette idée, le pouvoir présent l'a certes matérialisée dans ses esplanades, dans ses autoroutes, dans ses architectures. Mais elle est sans cesse menacée par son vice d'origine. Que quelque chose ait lieu dans l'espace qu'elle contrôle, qu'à la faveur d'un événement un bout de cet espace devienne un *lieu*, fasse un pli inattendu, voilà tout ce que veut conjurer l'ordre global. Et contre cela il a inventé «le local», au sens d'un ajustement continu de tous ses dispositifs de saisie, de capture et de gestion.

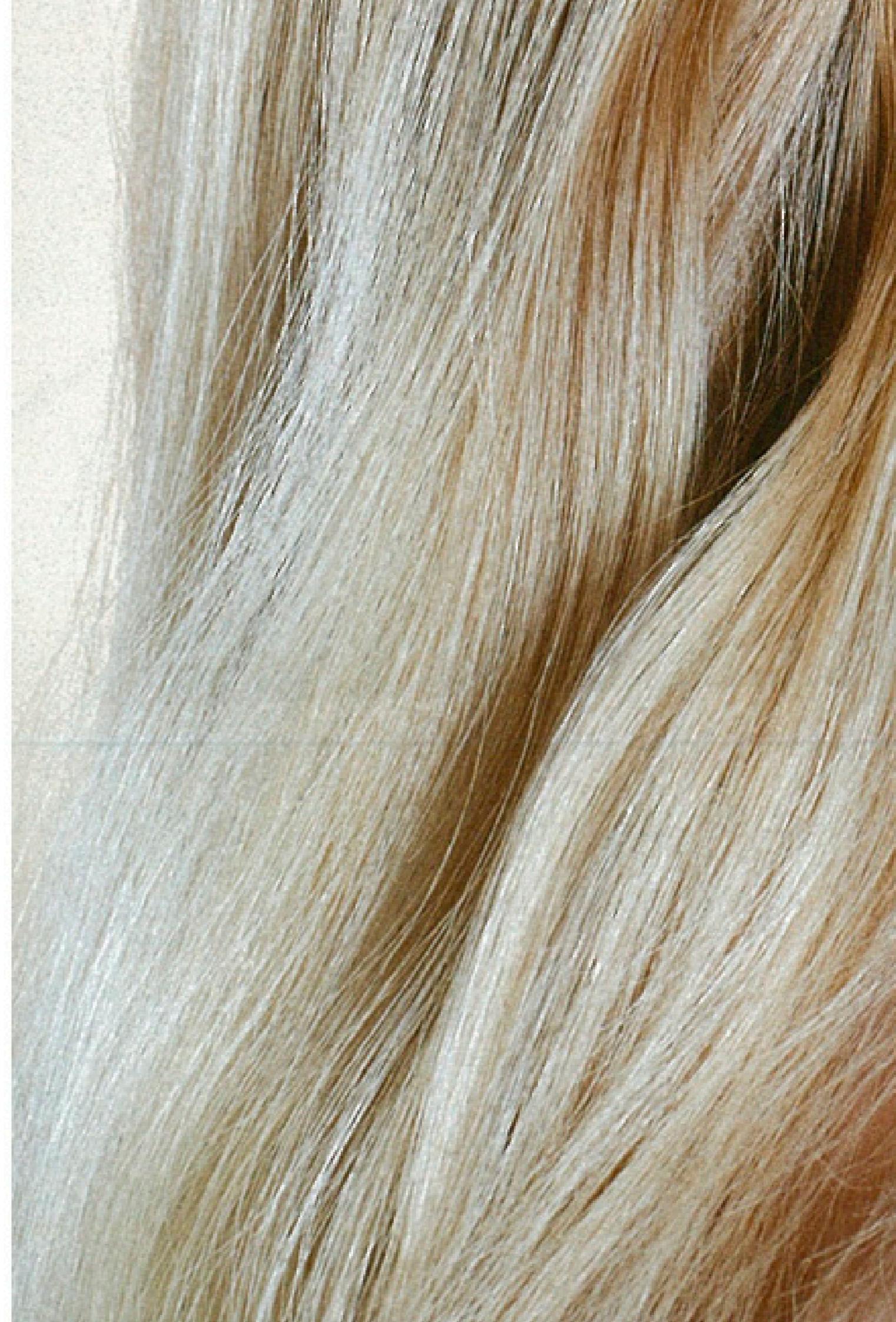
C'est pourquoi je dis que le local est politique, parce qu'il est le *lieu* de l'affrontement présent.





Qui a été à Paris ou à Londres dernièrement sait qu'il s'agit de ville militarisées, où il y a un contrôle et une répression de tous. Il y a une pression très forte de la part de ce qu'Althusser nommait les "Appareils Idéologiques d'Etat", dans ce cas l'armée et les forces de police, sur une large partie de la population qui est considérée comme ennemie, si tu veux même ennemie de classe. Paris c'est une ville hautement militarisée ? Il y a des troupes qui se déplacent dans les aéroports, dans les gares ou dans les rues de banlieues et qui contrôlent. Et qui nous rappellent l'état d'exception permanent dans lequel vit une partie de la population métropolitaine. Il est plutôt humiliant de constater ce qui se passe pour des personnes qui marchent tranquillement dans les temples de la consommation, des touristes insouciantes, ou des gens qui vont travailler ou prendre un café.









"... le controle d'identité est un pur rapport de force qui fonctionne comme un rappel à l'ordre - non pas à l'ordre public, qui n'est pas menacé, mais à l'ordre social. Cet ordre social est celui d'une inégalité (entre le policier et le jeune) et d'une injustice (au regard du droit et simplement de la dignité) qu'il faut apprendre dans son corps "



"La répétition des mêmes expériences dans une routine mortifiante est une véritable éducation physique au cours de laquelle on intériorise sa place sociale. L'habitude de l'humiliation doit produire l'habitus de l'humilié"

A 17h 33mn 42s, un effectif de la BAC 833 annonçait : “oui, donc TV UPP et la 833 de la BAC. Nous on est dans le terrain vague là qui se situe à côté du site EDF. Donc, s'ils sont passés par là, on, on va continuer notre progression pour rejoindre le, le site EDF”.

Stéphanie KLEIN rappelait à l'audience qu'elle ne disposait pas du plan des lieux et qu'elle ne visualisait ni le cimetière où se trouvaient les effectifs UPP 833 alpha, ni le terrain vague où se trouvaient ceux de la BAC 833.

Le tribunal ne peut qu'observer à ce stade, qu'aucun des fonctionnaires à proximité n'a exprimé clairement une inquiétude quand à l'urgence de la situation, pas plus que les autres stations directrices sur les ondes, notamment la SIC 93 (TN93) n'ont réagi.

Quelle que put être à ce moment la position exacte de Zyed BENNA, Bouna TRAORE et Muhittin ALTUN, dont rien ne permet de dire s'ils étaient déjà dans l'enceinte du site EDF et encore moins s'ils se trouvaient à proximité d'un élément dangereux, force est de constater que personne ne semble avoir perçu un péril quelconque parmi les intervenants.

Or, après un silence radio de seulement 6mn 19s, UPP 833 Alpha annonçait à Stéphanie KLEIN à 17h 40mn 01s : “oui, TN LIVRY GARGAN, donc au cimetière, interpellation de deux individus. Un type africain, habillé en bleu marine. Un type NA, euh, euh, donc, euh, cimetière CLICHY”.



Ici encore, il faut réapprendre une nouvelle technique. Porter sous le voile un objet assez lourd, « très dangereux à manipuler », a dit le responsable et donner l'impression d'avoir les mains libres, qu'il n'y a rien sous ce *haïk*, sinon une pauvre femme ou une insignifiante jeune fille. Il ne s'agit plus seulement de se voiler. Il faut se faire une telle « tête de Fatma » que le soldat soit rassuré : celle-ci est bien incapable de faire quoi que ce soit.

Très difficile. Et les policiers qui interpellent juste à trois mètres de vous une femme voilée qui ne semble pas particulièrement suspecte. Et la bombe, on a deviné à l'expression pathétique du responsable qu'il s'agissait de cela, ou le sac de grenades, retenus au corps par tout un système de ficelles et de courroies. Car les mains doivent être libres, nues exhibées, présentées humblement et niaisement aux militaires pour qu'ils n'aillent pas plus loin. Montrer les mains vides et apparemment mobiles et libres est le signe qui désarme le soldat ennemi.

Le corps de l'Algérienne qui, dans un premier temps s'est dépouillé, s'enfle maintenant. Alors que dans la période antérieure, il fallait élaner ce corps, le discipliner dans le sens de la prestance ou de la séduction, ici il faut l'écraser, le rendre difforme, à l'extrême le rendre absurde. C'est, nous l'avons vu, la phase des bombes, des grenades, des chargeurs de mitraillettes.



Vous avez constaté
que nous nous répétons constamment.

Vous avez constaté que nous nous répétons.

